

Berman l'intraduisible

Berman the Untranslatable

Carmen-Ecaterina Ciobăcă

Université Alexandru Ioan Cuza, Roumanie

ORCID 0000-0002-2892-7487

carmen.ciobaca@gmail.com

Résumé : Notre travail est une réflexion sur la traduction du discours traductologique. Prenant comme étude de cas le chapitre « La traduction au manifeste » de l'*Épreuve de l'étranger* d'Antoine Berman, nous examinons les difficultés de traduction du discours bermanien et, en particulier, l'apparente intraduisibilité des concepts-clés de l'ouvrage. Notre démarche commence par un examen général de la traduisibilité du discours traductologique, qui comprend une analyse des particularités du métalangage. Par la suite, nous passons en revue les axes fondamentaux de la philosophie de Berman, pour identifier dans la dernière partie les défis d'ordre terminologique et discursifs de la traduction du discours bermanien.

Mots-clés : traduction, traductologie, métalangage, Antoine Berman, traduisibilité.

Abstract: The paper deals with the translation of the discourse pertaining to the field of Translation Studies. The case study under scrutiny is the chapter entitled "A Manifestation of Translation" in *The Experience of the Foreign* by Antoine Berman. We examine certain translation difficulties of Berman's discourse and, in particular, the apparent untranslatability of key concepts of his work. Our approach starts with a general analysis of the translatability of Translation Studies works, which includes a review of the metalanguage. We then expose the fundamental principles of Berman's philosophy in order to be able to identify, in the last part of the paper, the terminological and discursive challenges implied by the translation of Berman's discourse.

Keywords: translation, Translation Studies, metalanguage, Antoine Berman, translatability.

Introduction

La circulation des ouvrages est cruciale pour la dissémination des idées et des théories qui se développent dans le cadre d'un certain domaine. En ce sens, le travail des traducteurs est crucial : travailleurs souvent invisibles, ils assurent l'échange

informationnel et, avec cela, l'universalité d'une discipline. Pour que les idées circulent et ne restent pas cloisonnées dans la culture où elles ont été formulées, on a besoin de projets de traduction, surtout si la langue de départ n'est pas une *lingua franca*, comme c'est le cas de l'anglais à l'heure actuelle.

S'il s'agit d'une discipline qui s'adresse à un nombre limité de spécialistes, comme la traductologie, la traduction des ouvrages spécialisés s'avère être un vrai défi. Premièrement, comme tout produit du marché, la traduction dépend de la loi de l'offre et de la demande. Néanmoins, cela ne constitue pas la seule raison pour laquelle le discours traductologique est si rarement traduit, surtout dans des langues considérées « rares », comme le roumain.

Lorsque l'on parle de la traduction ou de la traduisibilité du discours traductologique, il convient de préciser qu'il est difficile de parler de traductologie comme discipline universelle, possédant une terminologie unitaire. En effet, tout comme le droit, la traductologie semble souvent être confinée dans un espace de pensée et on découvre différents discours spécifiques à différents courants de réflexion ou à différents auteurs. Ce que l'on appelle dans l'espace anglo-saxon « Translation Studies » ne correspond que partiellement à ce que le monde francophone appelle « traductologie ». Il serait donc plus approprié, surtout dans l'espace francophone, de parler de multiples traductologies possédant des approches propres et non d'une discipline unitaire :

La traductologie est dispersée tant sur le plan géographique que sur celui de ses approches, inscrites dans des contextes socio-culturels et universitaires différents. Ainsi la tradition française, comme les traditions américaine et italienne, s'est-elle sans doute davantage intéressée à la traduction littéraire (incluant le religieux) tandis que les autres pays [...] ont pris en compte la variété des discours comprenant les textes techniques et scientifiques (Boisseau, 2016, p. 20).

Notre travail se veut une réflexion sur la traduisibilité du discours traductologique français, qui possède ses idiosyncrasies. Prenant comme étude de cas le chapitre « La traduction au manifeste » de l'ouvrage *L'Épreuve de l'étranger* d'Antoine Berman, nous examinons les défis engendrés par la traduction de ce discours au niveau terminologique et conceptuel. L'analyse de la traduisibilité de l'œuvre de Berman comporte un double volet : d'un côté, nous analysons les solutions offertes par Stefan Heyvaert dans sa version en anglais et, de l'autre côté, nous discutons des possibles équivalents roumains des concepts-clés de Berman.

La première partie du travail est un examen général de la traduisibilité du discours traductologique : cette discipline comporte en effet des approches différentes qui supposent des terminologies multiples, souvent antinomiques, même à l'intérieur d'un seul espace de pensée, comme celui de la francophonie. Depuis sa naissance dans les années 70, la traductologie a d'ailleurs suscité des débats fondés sur des dichotomies telles que fidélité – trahison, sourciers – ciblistes, équivalence formelle – équivalence dynamique, pour n'en mentionner que quelques-unes. Une traduction réussie du discours traductologique prendra donc en compte les particularités du métalangage qui porte sur la traduction dans une certaine « culture traductologique ».

Au centre de la philosophie de Berman se trouve l'Étranger – métaphore du texte traduit, une notion empruntée au poète allemand Hölderlin. Cet Étranger, présent dès le titre de l'ouvrage, semble résister à la traduction et représente une vraie pierre d'achoppement pour le traducteur. Pour trouver des équivalents pour les concepts-clés bermaniens dans la langue d'arrivée, le traducteur est donc tenu de connaître la pensée de l'auteur, souvent caractérisée comme une « philosophie » de la traduction ou une « réflexion » sur la traduction. Nous exposerons les axes fondamentaux de la philosophie de Berman dans la seconde partie de l'article.

La dernière partie du travail est une étude de cas : par l'intermédiaire d'une approche contrastive, nous identifierons les principaux défis traductifs que suppose l'œuvre de Berman au niveau micro- et macrotextuel. Si la terminologie bermanienne (comportant des concepts tels que « Étranger », « étrangeté », « visée de la traduction », « pulsion de traduire ») semble *a priori* intraduisible, les difficultés se multiplient en effet au niveau discursif : l'œuvre de Berman se caractérise par l'érudition, des phrases amples, des tournures inédites et des figures de style. Nous examinerons la version en anglais du chapitre « La traduction au manifeste » et proposerons des solutions de traduction en roumain pour résoudre les défis rencontrés. Antoine Berman reste jusqu'à ce jour l'un des piliers les plus importants de la traductologie française et ses ouvrages mériteraient d'être connus davantage, y compris par les non-francophones.

1. Examen général de la traduisibilité du discours traductologique

La traduction est une activité pratiquée dès l'aube de l'humanité et, tout au long de l'histoire, plusieurs voix se sont exprimées sur l'importance de cette pratique, privilégiant des techniques traductives spécifiques en fonction des intérêts ou des tendances de l'époque : Cicéron, Saint Jérôme, Schleiermacher, Walter Benjamin en sont seulement quelques exemples. La traductologie est pourtant une discipline nouvelle, née dans les années 70 et considérée au début comme une branche de la linguistique. La première mention du terme « traductologie » est à retrouver chez le canadien Brian Harris (1973, pp. 133-146). L'avènement de la traductologie en tant que domaine a été, selon Ladmiral, un événement naturel :

Plus concrètement, la traduction est déjà une activité immémoriale dans les sociétés humaines, pour des raisons pratiques mais aussi culturelles ; en outre, elle occupe une place de plus en plus importante et il y a de plus en plus de traductions, du fait de la mondialisation jointe au développement des techniques et des échanges interculturels. Il était donc logique qu'apparaisse une discipline prenant ce vaste domaine pour objet et développant une réflexion sur la traduction : la traductologie (Ladmiral, 2010, pp. 6-7).

Cette discipline s'est progressivement détachée du champ de la linguistique et a trouvé son autonomie surtout grâce aux démarches de certaines voix notables. Maryvonne Boisseau indique cinq théoriciens qui ont marqué le discours traductologique du 20^e siècle :

Les penseurs à l'origine des concepts qui ont influencé durablement la réflexion sur la traduction sont, au XX^e siècle, Walter Benjamin (le philosophe), George Steiner (le polyglotte), Antoine Berman (le romantique), Henri Meschonnic (le traducteur de la parole sacrée) et Jean-René Ladmiral (le pédagogue). Philosophie et romantisme allemands, herméneutique et

poétique (au sens de théorie du langage) sont les fondations sur lesquelles ont reposé, et reposent encore, les discours traductologiques qui se sont diversifiés en une multitude d'approches (Boisseau, 2016, p. 10).

Antoine Berman, dont la réflexion se fonde sur l'ouverture vers l'Autre prêchée par le romantisme allemand, se retrouve donc dans la liste des penseurs importants de la traduction. Pourtant, les approches abordées par les théoriciens mentionnés ci-dessus sont souvent antinomiques et comportent des terminologies propres, parfois incompatibles les unes avec les autres, même à l'intérieur de ce que nous préférons appeler une « culture traductologique », comme la pensée francophone sur la traduction. Ladmiral reconnaît d'ailleurs que les discours traductologiques sont multiples : « De fait, il y a beaucoup de discours sur la traduction : au sens où (au singulier) il y a beaucoup à lire, mais aussi au sens où (au pluriel) il y a plusieurs types de discours traductologiques » (Ladmiral, 2010, p. 7).

Cet auteur essaie d'élaborer une taxinomie des discours de la traduction. Ainsi, il mentionne premièrement « la traductologie prescriptive ou normative » qui est « la préhistoire de la théorie de la traduction » ou « la traductologie d'avant-hier » et qui comporte « de grandes idées générales » et « des idées empiriques sur ce que doit être une bonne traduction » (Ladmiral, 2010, pp. 7-8). Dans sa taxinomie, Ladmiral inclut aussi une traductologie descriptive, qu'il appelle « la traductologie d'hier » et qui comporte principalement les études contrastives, telles que celles élaborées dans l'espace canadien par Vinay et Darbelnet (Ladmiral, 2010, pp. 8-9). Selon Ladmiral, ces approches « ont le défaut fondamental d'argumenter en langue, alors que le problème de la traduction se situe au niveau de la parole », car « on ne traduit pas des langues, mais des discours, des textes » (Ladmiral, 2010, p. 8). En outre, ces démarches analytiques et linguistiques ne prennent pas en compte la dimension culturelle du processus traductif et réduisent la traductologie « à une linguistique contrastive des 'langues en contact' » (Ladmiral, 2010, p. 9). Il existe aussi une « traductologie de demain », à savoir la traductologie inductive, qui vise le traduire, processus dynamique, et non pas « le traduit », le produit final (Ladmiral, 2010, pp. 10-11). Pour le moment il est quasi impossible de savoir ce qui se passe dans le cerveau du traducteur, mais Ladmiral estime que cela sera réalisable à l'avenir à l'aide de la psychologie cognitive et des neurosciences. Par contre, le théoricien désigne « traductologie d'aujourd'hui » ce qu'il appelle la « traductologie productive », une approche « directe et pragmatique » qui puise dans la pratique (Ladmiral, 2010, p. 11).

Les travaux de Berman, qui définissent la bonne traduction comme la traduction sourcière, « éthique », réalisée dans le respect de l'Autre, relèvent plutôt de la traduction prescriptive ou normative, selon Ladmiral. Au contraire, Marie-Pierre Fournier-Guillemette désigne la réflexion bermanienne comme une « théorie descriptive » :

Berman désire [...] s'éloigner des jugements dogmatiques, normatifs et prescriptifs, qui visent généralement à détruire plus qu'à construire. Le système d'évaluation qu'il construit repose sur des considérations éthiques et poétiques, qu'il formule bien entendu après avoir décrit avec minutie les caractéristiques de la traduction analysée (Fournier-Guillemette, 2011, p. 88).

Maryvonne Boisseau, par contre, offre une autre classification des réflexions traductologiques de la culture francophone : l'approche utilitaire (la théorie du sens

de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer), les discours multimodaux (Michel Ballard) et les discours différentiels ou multiples, parmi lesquels se retrouve aussi la pensée bermanienne. Avec cette taxinomie, cet auteur reconnaît indirectement que le paysage traductologique francophone est assez bigarré et ne trouve pas de dénominateur commun :

Ce sont, en effet, le plus souvent des discours de praticiens, [...] et c'est la volonté de comprendre et d'expliquer qui conduit à formuler les problèmes rencontrés en termes théoriques, en les replaçant dans le contexte plus large d'une théorie linguistique, sociolinguistique, littéraire, ou traductologique comme celle d'A. Berman. Depuis les années 1970 et 1980, plusieurs figures importantes inspirent ces discours multiples : A. Berman (soucieux de la lettre), H. Meschonnic (traducteur de la Bible, théoricien de la rythmique textuelle), J. R. Ladmiral (priviliégiant le sens), P. Bensimon (inquiet de l'articulation entre théorie et pratique), J. Guillemin-Flescher (dont les travaux sont à l'origine de l'école culiolienne de linguistique contrastive en France) (Boisseau, 2009, p. 18).

Antoine Berman, créateur d'une « théorie traductologique » et « soucieux de la lettre », figure donc parmi les discours multimodaux sur la traduction.

Une autre faille qui existe dans le monde traductologique est celle entre les littéraires et les linguistes. Cette discordance est expliquée premièrement par le type de texte qui fait l'objet de l'analyse traductologique : comme nous avons souligné dans l'introduction de ce travail, à quelques exceptions près (telle que la théorie du sens ou la réflexion de Ladmiral), la tradition française et francophone se fonde plutôt sur l'examen du texte littéraire, laissant de côté les textes appelés « pragmatiques ». La pensée de Berman ne fait pas exception : sa réflexion traductologique, souvent comprise comme une philosophie, est inspirée par la traduction des œuvres dans l'espace romantique allemand. En revanche, les théoriciens du monde anglophone se sont aussi intéressés à la traduction des textes techniques et scientifiques. Dans ce cadre, l'approche littéraire et l'approche linguistique semblent irréconciliables :

[...] la réflexion des traducteurs littéraires s'oriente en général vers la façon dont il faut traduire, alors que le linguiste ne peut réfléchir que sur la façon dont on traduit, [...] sur le produit fini. On pourrait penser que cela revient au même. On s'aperçoit en fait qu'il s'agit souvent de deux discours parallèles sans point de rencontre (Guillemin-Flescher, 1986, p. 59).

Paradoxalement, le discours traductologique fait partie, lui aussi, de la catégorie des discours scientifiques. Il n'est pas surprenant que peu de travaux portent sur la traduction du discours traductologique et sur les défis qu'elle engendre. Cela est expliqué, premièrement, par le fait que les ouvrages traductologiques, surtout ceux qui ne font pas partie de la culture traductologique anglo-saxonne, sont rarement traduits, souvent à cause du manque d'initiatives cohérentes :

[...] l'absence de politique éditoriale suivie et à long terme en matière de traductions d'ouvrages traductologiques, en particulier vers le français, pourrait expliquer en partie la pauvreté des références étrangères dans nombre de bibliographies d'articles, à l'exception de textes devenus des 'classiques' (Boisseau, 2016, p. 12).

Le discours traductologique s'adresse à un nombre limité de spécialistes, qui connaissent d'habitude très bien la langue source. Pourtant, pour une meilleure

dissémination des œuvres, la traduction est nécessaire, surtout depuis et dans les langues rares. La traduction de l'œuvre de Berman intéresserait sans doute les non-francophones passionnés par la philosophie et/ou la traduction.

L'absence de politiques éditoriales cohérentes et le public cible assez restreint, ce qui suppose une faible demande, expliquent pourquoi les ouvrages de Berman semblent condamnés à rester intraduits dans certaines langues. À cela s'ajoutent les redoutables difficultés de traduction dont nous parlerons en détail dans la troisième partie de notre travail. Néanmoins, comme il y a plusieurs traductologies ou discours sur la traduction, il y a également de multiples terminologies traductologiques. Il convient donc d'examiner, dans ce qui suit, les caractéristiques générales du métalangage qui porte sur la traduction.

Un domaine d'étude se caractérise premièrement par son langage hermétique, accessible seulement aux initiés. À l'exception de certaines disciplines qui sont culturellement marquées, comme le droit, la langue de la science est universelle, donc facilement traduisible en apparence. L'importance d'une terminologie unitaire est indiscutable, tel que l'avoue Georges Mounin : « [...] le problème terminologique est, d'abord, au départ, un problème d'hygiène intellectuelle et scientifique individuelle, un problème d'attitude épistémologique. » (Mounin, 1993, p. XVII)

Néanmoins, chaque discours sur la traduction comporte sa propre terminologie. Mis à part quelques concepts acceptés communément par les traductologues, quelle que soit leur approche (« langue source » ou « langue de départ » / « source language » ; « langue cible » ou « langue d'arrivée » / « target language » ; « sourciers » et « ciblistes » / « source-oriented approach » et « target-oriented approach »), les terminologies semblent être propres à chaque courant de pensée, voire à chaque théoricien, et parfois elles sont irréconciliables :

[...] la terminologie du domaine est instable et varie selon les théoriciens, chacun essayant d'imposer en quelque sorte sa marque de fabrique. Pour le dire de manière plus familière, les traductologues ne parlent pas le même langage (Balliu, 2005, pp. 25-26).

Cette tendance des traductologues d'introduire un métalangage propre pour décrire le phénomène de la traduction pourrait être expliquée par leur « propension [...] à se démarquer, à remettre en question et surtout à profiter de leur sensibilité linguistique pour apporter leur pierre à l'édifice » (Sader-Feghali, 2018, p. 222). En outre, ce paysage terminologique bigarré est expliqué aussi par le caractère subjectif de la traductologie, qui est une science humaine :

La 'traductologie' est l'une de ces sciences subjectives. Discipline réfléchissant sur la traduction, son sens et ses méthodes, la traductologie (ou Translation Studies) abrite nombre de concepts qui, à l'épreuve d'un examen critique, viennent essentiellement de l'éloquence de l'esprit (Le Blanc, 2009, p. 11).

Lina Sader-Feghali parle elle aussi de « la dimension subjective de la traductologie » et de « l'impossibilité d'atteindre un consensus universel sur la traduction en tant que produit et discipline » :

Puisque la traductologie est une science humaine, il semble qu'il y ait une disposition chez les traductologues à cohabiter avec des concepts plus ou

moins flous qui ont justement tendance, dans les sciences humaines, à avoir des limites imprécises (Sader-Feghali, 2018, p. 221).

De manière paradoxale, ce métalangage hétérogène sur la traduction pourrait constituer un avantage, car il encouragerait l'émulation et la multiplicité des idées et des approches : « [...] le manque d'uniformité conceptuelle et terminologique est considéré comme un avantage car il donne libre cours à la créativité terminologique, à la multiplication des concepts et au renouvellement de la discipline » (Sader-Feghali, 2018, p. 221).

Néanmoins, selon nous, une trop grande diversité du métalangage traductologique peut mener à la confusion et à la mise en question d'une discipline qui a difficilement établi son autonomie par rapport à la linguistique, à la philosophie ou aux études culturelles. La traductologie oscille en effet entre la tendance d'introduire un vocabulaire nouveau pour décrire le traduire et la traduction, d'un côté, et l'exigence d'homogénéisation du métalangage, de l'autre côté. En ce sens, Lina Sader-Feghali pense que la traductologie est partagée « entre la nécessité de la néologie [...] pour nommer de nouveaux phénomènes, concepts, procédures et le besoin d'uniformisation qui suppose une relative immobilisation de la terminologie » (Sader-Feghali, 2018, p. 224). Les différentes terminologies créent un brouillage et représentent un défi redoutable, y compris pour le traducteur :

Cependant, en traductologie, l'établissement des équivalences n'est pas évident car, compte tenu du cloisonnement théorique et linguistique, certains termes n'ont pas d'équivalents. [...] Et quand l'œuvre traductologique est traduite, surprenant ou pas, à chaque traducteur ses équivalents (Sader-Feghali, 2018, p. 227).

Nous avons déjà mentionné que le discours traductologique se fonde parfois sur des dichotomies. Très souvent pourtant, le langage utilisé pour désigner ces dichotomies est propre à chaque théoricien. Parlant d'équivalences, serait-il approprié de mettre un signe d'égalité entre, par exemple, « la traduction éthique » de Berman, « la traduction sourcière » de Ladmiral et « la traduction exocentrique » de Venuti ? Même si les trois concepts renvoient en apparence au même signifiant, la manière dont ces trois traductologues se rapportent à ce signifiant est, à chaque occasion, différente. C'est la question formulée également par Lina Sader-Feghali :

Comment traiter les fameux binômes qui désignent les pôles opposés de la fidélité, les couples célèbres de Ladmiral et les mêmes de Chesterman (2016), à savoir les dichotomies, sachant que derrière les désignations variées se cachent des nuances parfois insaisissables ? Faut-il traiter ces différents termes en tant que synonymes ou attribuer chacun à son concepteur partant du principe qu'en traductologie le théoricien comme sujet s'approprie l'objet et essaye à sa manière d'exprimer son propre point de vue, en partant de sa propre expérience allant même jusqu'à lui attribuer une nouvelle dénomination ? (Sader-Feghali, 2018, pp. 221-222)

Traiter les couples dichotomiques comme des synonymes mène à une uniformisation du métalangage traductologique à travers la traduction, une tâche que le traducteur ne peut s'approprier, pas même en invoquant le besoin d'une meilleure cohérence du domaine. Le traducteur sera donc obligé de rester fidèle aux particularités de la terminologie source et de les reproduire en tant que telles afin de

garder le spécifique de la pensée de chaque auteur. La solution pour surmonter la difficulté de comprendre et de traduire de tels concepts est une meilleure collaboration des traductologues et un effacement des limites trop strictes qui créent des failles conceptuelles. Cela semble être, en effet, la tendance la plus récente dans le domaine de la traductologie :

Sans doute l'utopie d'une théorie générale de la traduction est-elle maintenant abandonnée, ce qui a vraisemblablement libéré la recherche actuelle d'une ambition théorique formelle. On assiste également à la remise en cause des oppositions binaires telles que la lettre et le sens, fidélité et trahison, sourcier vs cibliste, langue et culture, pratique et théorie, comme si les pôles que chacun de ces termes représente s'étaient rapprochés ou bien dissous dans un juste milieu consensuel. Il est possible aussi que l'un des termes l'ait emporté sur l'autre : la lettre, finalement, s'effacerait au profit du sens, fidélité et trahison se résorbent en créativité, être cibliste est une tendance naturelle, le fait culturel est plus significatif que la langue qui l'exprime, la pratique peut, à nouveau, se dispenser d'une 'théorisation' superflue (Boisseau, 2016, p. 12).

Uniformiser la terminologie d'un domaine n'est pas la charge du traducteur : au mieux, la traduction peut rendre plus compréhensible un certain métalangage. Les traductologues sont censés régler les dilemmes terminologiques, être conscients de l'importance d'une théorie cohérente de la traduction, du moins au sein de la même culture traductologique, et valoriser la dissémination des ouvrages de spécialité par l'intermédiaire de la traduction. En fin de compte, le projet de traduction de tel ou tel ouvrage traductologique peut être initié aussi par les spécialistes du domaine :

[...] il est possible que cette tentative de mise en ordre de la maison terminologique de la traductologie fasse prendre conscience aux traductologues de la nécessité de faciliter l'intercompréhension entre théoriciens et praticiens, de mieux diffuser les théories dans le cadre de l'enseignement et surtout de traduire leurs travaux, et [...] d'en assurer la diffusion car, paradoxalement, la traductologie est peu traduite et gagnerait à l'être à une plus grande échelle (Sader-Feghali, 2018, p. 230).

Une meilleure cohérence et une bonne visibilité d'un domaine d'étude se fondent également sur la pertinence de sa terminologie. Cela ne veut pas dire que l'uniformité absolue qui élimine le débat et la confrontation des idées est désirable, mais le progrès d'une discipline est assuré aussi par une bonne collaboration entre les spécialistes et une dissémination réussie de leurs œuvres.

2. Les axes fondamentaux de la pensée bermanienne

Que l'on considère l'œuvre de Berman de la traductologie pure ou plutôt une philosophie de/sur la traduction, la réussite de la traduction dépend, premièrement, d'une compréhension approfondie de la pensée de l'auteur et des concepts-clés sur lesquels elle se fonde. Dans ce qui suit, nous examinerons la conception de Berman sur la traduction et la traductologie, les sources de sa réflexion, le sens qu'il attribue à des notions fondamentales du métalangage qu'il introduit et les critiques qui ont été formulées à son encontre.

L'ouvrage *L'Épreuve de l'étranger* est paru en 1981 et vise le phénomène de la traduction dans l'Allemagne romantique et classique, faisant référence notamment à des auteurs et des traducteurs tels que Goethe, Schlegel, Hölderlin, Novalis,

Humboldt, Schleiermacher. La pensée allemande sur la traduction est de nature parfois pragmatique, parfois épistémologique, mais comporte aussi une dimension sociale et culturelle. Le texte de référence est souvent le texte sacré – la Bible – dont la traduction par Luther a constitué un tournant pour la langue et la culture allemandes. À la différence des tendances ethnocentriques souvent privilégiées en traduction par les « cultures majeures » (voir la Rome antique ou les Belles Infidèles), les romantiques allemands considèrent que la traduction contribue à l'enrichissement de la langue, de la littérature et de la culture cible, ce qui permet, selon les dires de Berman, de « féconder le Propre par la médiation de l'Étranger » (Berman, 1984, p. 16). L'ouverture à l'Autre est donc essentielle en traduction.

Dans l'Introduction du travail, Berman adresse la question du statut « ancillaire » de la traduction, vue au fil de l'histoire comme une pratique secondaire, dépourvue d'importance. Le paradoxe est que, dans une perspective diachronique, la réflexion sur la traduction est assez féconde depuis au moins deux millénaires, qu'elle soit de nature littéraire, religieuse, philosophique ou herméneutique. Pour bien comprendre la traduction et se débarrasser de l'adage ironique « traduttore traditore », soutient Berman, il convient de faire appel à l'histoire de cette pratique, fortement marquée par les rapports entre littératures, langues et cultures du monde. À cette occasion, on ne manquera pas de remarquer le caractère ethnocentrique de toute culture qui tend à préserver ses traits, ce qui est contraire à l'essence même du traduire, défini par Berman comme échange et ouverture à l'Autre.

Berman considère donc que la bonne traduction se fonde sur un « acte éthique », qui « consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre » (Berman, 1985, p. 88). « La visée éthique du traduire » comporte la reconnaissance et l'acceptation de l'Autre, postulat qui est affirmé à maintes reprises et qui représente, peut-être, le fondement de la pensée traductologique bermanienne : « [...] l'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n'est rien. » (Berman, 1984, p. 16) Le nom « métissage » tout comme le verbe « féconder », privilégiés par le théoricien, comportent, entre autres, une nuance sexuelle, se situant plus proche de la psychanalyse que de la théorie de la traduction. Ce sont, en effet, des métaphores du traduire. Par son existence, la traduction porte atteinte au caractère ethnocentrique de toute langue et culture :

[...] cette logique des relations où le propre est fécondé par la médiation de l'autre se heurte à des résistances profondes dans la structure ethnocentrique de toute culture qui cherche à conserver son autosuffisance dans un retour au même. La traduction occupe alors une place ambiguë, à la fois ouverture et appropriation violente, dans une dialectique de réversibilité entre la fidélité et la trahison (Godard, 2001, p. 55).

Le traduire est pour Berman un acte d'appropriation violente car, d'un côté, le texte source manifeste une résistance à la traduction et, de l'autre côté, la langue et la culture cibles ont tendance à adapter le texte traduit à leurs rigueurs et particularités. Une telle traduction ethnocentrique est, selon Berman, une mauvaise traduction, parce que « sous couvert de transmissibilité, [elle] opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère » (Berman, 1984, p. 17). On observe, entre autres, que l'auteur évite d'employer des termes comme « acclimatation » ou « acculturation » pour dénommer la traduction

ethnocentrique afin ne pas suggérer qu'il y a des rapports de dominance et/ou de subordination entre différentes langues et cultures.

La « déformation ethnocentrique » est définie par Berman comme ce « qui ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l'Étranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture » (Berman, 1999, p. 29). Une dichotomie fondamentale introduite par Berman est donc traduction éthique vs. traduction ethnocentrique, dichotomie que la plupart de ses critiques comprennent, peut-être de manière réductionniste, comme traduction sourcière vs. traduction cibliste.

Berman affirme que sa réflexion sur le traduire est inspirée de son expérience de traduction. « Réflexion » et « expérience » deviennent d'ailleurs les termes clés qui guident sa pensée traductologique :

Il ne peut être question ici de théorie, d'aucune sorte. Mais plutôt de réflexion [...]. Je veux me situer entièrement hors du cadre conceptuel fourni par le couple théorie/pratique, et remplacer ce couple par celui d'expérience et de réflexion (Berman, 1999, pp. 15-16).

L'expérience et la réflexion s'enrichissent et se potentialisent réciproquement : « La traduction est une expérience qui peut s'ouvrir et se (re-)saisir dans la réflexion » (Berman, 1999, p. 16).

L'auteur reconnaît être traductologue, mais souligne que sa pensée est inspirée par la pratique : « Je ne suis traductologue que parce que je suis primordialement traducteur. » (Berman, 1984, p. 11) Il évite par contre le terme « traductologie » et parle plutôt d'une « réflexion sur la traduction », qu'il définit comme une « articulation consciente de l'expérience de la traduction, distincte de tout savoir objectivant et extérieur à celle-ci » (Berman, 1984, p. 16-17). L'expérience est celle qui inspire la réflexion et non l'inverse, affirme Berman, en se délimitant de toute démarche purement descriptive :

La traductologie est la réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience. [...] La traductologie est donc la reprise réflexive de l'expérience qu'est la traduction et non une théorie qui viendrait décrire, analyser et éventuellement régir celle-ci (Berman, 1989, pp. 675-676).

L'auteur appelle à une « révolution copernicienne » effectuée par la traductologie dans le champ du savoir (Berman, 1984, p. 301), démarche qualifiée par certains théoriciens d'« utopique » (Godard, 2001, p. 52). D'autres critiques soutiennent que la traduction « éthique » prêchée par Berman est, en effet, une traduction de la lettre du texte, démarche purement prescriptive ou normative, car elle rompt avec toute pratique :

Formulée d'abord comme l'injonction de reconnaître l'Autre en tant qu'Autre, la visée éthique devient par la suite l'obligation de traduire à la lettre au plus près du jeu des signifiants [...]. Un système axiologique à deux termes, l'opposition entre la visée éthique et la traduction ethnocentrique, le « bien » et le « mal » traduire, cède la place à un absolu éthique – la nécessité pour la traduction de « vouloir faire œuvre » tout en restant une « offrande » au texte originel (Godard, 2001, p. 81).

Pour Ladmiral aussi, la théorie de Berman se fonde sur une visée sourcière de la traduction. À la différence des ciblistes, qui « mettent l'accent non pas sur le signifiant,

ni même sur le signifié, mais sur le sens du texte à traduire et sur les effets qu'il induit » et se proposent non pas de « singer la langue source », mais de « mettre en œuvre toutes les ressources propres à la langue-cible pour mieux servir le texte, quitte à s'éloigner de la lettre de l'original », les sourciers « s'attachent aux signifiants de la langue et [...] exaltent la langue-source (Lo), à laquelle ils accordent le privilège d'une suprématie par rapport à la langue-cible (Lt) » (Ladmiral, 2010, p. 12). Les sourciers privilégieraient la lettre du texte, c'est-à-dire la langue, au sens saussurien du terme, tandis que les ciblistes seraient attachés à la parole, au sens. Cette obsession importante pour la lettre est souvent reprochée à Berman.

Pour certains critiques, l'Autre de Berman est un concept flou, difficilement saisissable et définissable, résultat d'une perception subjective, risquant de devenir un lieu commun :

Berman, en somme, ne s'intéresse pas à l'Autre en tant qu'Autre dans toute sa discontinuité historique, ni à l'Autre en tant que radicalement Autre et hétérogène comme Levinas, mais à l'Autre du Même, l'Autre absorbé par le Même dans son devenir ou Bildung, ce mouvement circulaire du « passage par l'étranger pour accéder au propre » qu'il avait lui-même tant critiqué (Godard, 2001, p. 64).

Comme bien des théories qui relèvent des sciences humaines, l'approche de Berman est, sans doute, subjective. Les concepts-clés sur lesquels elle s'appuie le sont aussi, ce qui alourdit la tâche du traducteur. À la différence du texte scientifique ou technique, qui comporte des terminologies figées, le discours philosophique ou traductologique laisse au traducteur le choix des équivalents dans la langue cible, équivalents qui sont le fruit de ses recherches ou de sa créativité.

La contribution de Berman au progrès de la pensée traductologique française et universelle est malgré cela incontestable. La traduction non-ethnocentrique, « éthique », réalisée dans le respect de l'Autre, est le fondement de sa réflexion :

Par ses ouvrages sur la traduction, Antoine Berman contribue à l'émancipation de la traductologie de la linguistique, à sa mise en une relation nourrissante avec la philosophie et la psychanalyse. En même temps, il défend et impose [...] une traduction littéraire non-ethnocentriste, nommée éthique et littérale, qui débarrasse l'expérience et la réflexion de la traduction d'une série de préjugés et de partis pris qui la limitaient à la fermeture et à l'étouffement. Par ses idées révolutionnaires sur l'« étranger » – métaphore pour le texte traduit et sur l'« auberge du lointain » – métaphore pour la langue et la culture traduisantes, Antoine Berman assure à la traduction l'ouverture à l'Autre et sa vocation dialogique (Constantinescu, 2005, pp. 84-85).

Ce sont des raisons pour lesquelles le travail de Berman mériterait être disséminé davantage par l'intermédiaire de la traduction notamment dans des langues de circulation internationale, telles que l'anglais.

3. Berman en anglais et en roumain : défis traductifs

Cette partie du travail est une étude de cas portant sur la traduisibilité et la traduction de l'œuvre de Berman en anglais et en roumain. Le texte source pris en compte est le chapitre « La traduction au manifeste » de l'ouvrage *L'épreuve de l'étranger*, un

discours important dans lequel l'auteur exprime les lignes directrices de sa vision sur le traduire et la traduction. Notre analyse comporte deux volets : d'un côté, nous examinerons les défis traductifs qui existent au niveau microtextuel (le métalangage) et, de l'autre côté, nous identifierons des difficultés de traduction qui se font remarquer au niveau macrotextuel (des phrases amples, des tournures et des figures inédites). Le texte cible analysé est la traduction en anglais publiée en 1992, qui émane de Stefan Heyvaert. L'ouvrage n'a pas encore été traduit en roumain ; nous proposerons nous-même des solutions pour résoudre les difficultés de traduction identifiées.

Au niveau du métalangage, la première difficulté de traduction apparaît dès le titre, qui « attire l'attention sur le terme 'étranger' » (Constantinescu, 2005, p. 78). Dans le métalangage de Berman, l'étranger est une métaphore de l'Autre (langue, littérature, culture) et devient, finalement, l'incarnation du texte à traduire : « Car [le mouvement de la traduction] part en effet du propre, du même (le connu, le quotidien, le familier), pour aller vers l'étranger, l'autre (l'inconnu, le merveilleux, l'Unheimlich) et, à partir de cette expérience, revenir à son point de départ. » (Berman, 1984, p. 77) Toute traduction réussie suppose donc l'acceptation de l'Autre, cet Étranger dont parfois on se méfie ou on a peur :

L'ouverture à l'Étranger suppose l'accueil de l'Étranger dans sa corporéité charnelle, dans sa multiplicité des signes concrets d'étrangeté ; par analogie, l'accueil de l'œuvre étrangère signifie pour la visée éthique une fidélité à la lettre, à sa corporéité de signifiants, de sonorité, de rythme (Constantinescu, 2005, p. 81).

L'Étranger de Berman possède donc une corporéité, est un personnage à part entière et incarne tout ce qui est différent, voire choquant pour le public cible. La formule trouvée pour traduire le titre de l'ouvrage est donc essentielle, car la même solution doit être préservée tout au long de la traduction afin de conserver sa cohérence terminologique. Pourtant, ce n'est pas seulement le terme « étranger » du titre qui frise l'intraduisible, mais aussi le terme « épreuve » :

[...] l'expression « l'épreuve de l'étranger », prise au sens de « l'expérience de l'étranger », vient de Hölderlin et est à mettre en étroit rapport avec son activité de traducteur du grec (Sophocle) et de son admiration et attraction envers la Grèce, vue comme l'étranger (Constantinescu, 2005, p. 78).

Le titre proposé par Stefan Heyvaert se fonde effectivement sur cette interprétation du terme « épreuve » comme « expérience » : *The Experience of the Foreign*. On observe cependant un changement d'optique opéré en anglais, le terme « l'étranger » étant traduit par le nom plus générique, dépersonnalisé, « the Foreign », c'est-à-dire tout ce qui est « étranger », voire « étrange ». Ce choix terminologique est gardé tout au long de la version anglaise :

<i>Texte source</i>	<i>Traduction en anglais</i>
La visée même de la traduction – [...] féconder le Propre par la médiation de l'Étranger – heurte de front la	The very aim of translation – [...] to fertilize what is One's own through the mediation of <i>what is Foreign</i> – is diametrically opposed to the

structure ethnocentrique de toute culture [...] (Berman, 1984, p. 16).	ethnocentric structure of every culture [...] (Berman, 1992, p. 4).
--	---

Il s'agit, en effet, de la seule occurrence du terme « Étranger » écrit avec une majuscule dans le fragment « La traduction au manifeste ». Comme le nom « l'Étranger » est dépersonnalisé dans la version anglaise (« the Foreign » et non pas « the Foreigner »), une paraphrase est utilisée en tant qu'équivalent (« what is Foreign »), ce qui, à notre avis, change la voix du texte. En roumain il est possible, par contre, de traduire littéralement le concept de Berman (« Străinul ») et de garder ce choix tout au long de la traduction pour être plus proche de la lettre du texte source.

Quant au titre, il est assez difficile de le traduire littéralement en roumain (« Proba străinului »), car une telle version frise la bizarrerie et l'incompréhensible. Il est tout aussi difficile, à l'instar de la version anglaise, d'interpréter le terme « épreuve » comme « expérience » (« Experiența străinului »). Sans avoir l'ambition de proposer une traduction définitive, nous considérons qu'il est acceptable de comprendre « l'épreuve » comme une « rencontre » et de traduire le titre par *Întâlnirea cu străinul* (traduction littérale : *La rencontre avec l'étranger*), à cause des servitudes linguistiques du roumain. Nous attirons l'attention au passage sur le fait que le terme « étranger » du titre est écrit avec une minuscule.

« L'Étranger » de Berman se trouve en directe relation avec la notion d'« étrangeté », un autre concept-clé sur lequel se fonde la réflexion bermanienne. Les deux termes ne sont pas à confondre, fait souligné dans un premier temps par Humboldt :

En vérité, il faut attacher à cette conception [l'idée] que la traduction porte en soi une certaine coloration d'étrangeté, mais la limite où ceci devient défaut est ici très facile à tracer. Tant que l'on ne sent pas l'étrangeté, mais l'étranger, la traduction a rempli son but suprême ; mais là où l'étrangeté apparaît en elle-même et obscurcit peut-être même l'étranger, alors le traducteur trahit qu'il n'est pas à la hauteur de son original (Humboldt, 2000, p. 39).

Une traduction doit être donc ouverture à l'Autre, à l'Étranger, ce qui suppose de transférer dans une certaine mesure dans la langue cible ce qui caractérise l'Étranger, c'est-à-dire l'étrangeté. Dans la traduction, c'est l'Étranger qui occupe le devant de la scène, et non l'étrangeté, dont le transport à tout prix dans la langue d'arrivée n'est pas un but en soi.

L'étrangeté est invoquée à maintes reprises par Berman dans « La traduction au manifeste ». On observe premièrement un jeu de mots et un lien fort qui se crée entre le nom « étranger », l'adjectif « étranger, -ère » et le nom « l'étrangeté » :

Choisit-il pour maître exclusif l'auteur, l'œuvre et la langue étrangère, ambitionne-t-il de les imposer dans leur pure étrangeté à son propre espace culturel – il risque d'apparaître comme *un étranger*, un traître aux yeux des siens (Berman, 1984, p. 15).

L'auteur, l'œuvre et la langue étrangère sont marqués d'étrangeté ; toute approche sourcière, vue par certains comme un acte de trahison, fait du traducteur un étranger aux yeux des siens. Dans ce contexte, l'Autre, l'Étranger est le traducteur.

Dans la traduction en anglais, l'équivalent de « l'étrangeté » est le terme « the strangeness » :

Texte source	Traduction en anglais
J'appelle mauvaise traduction la traduction qui [...] opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère (Berman, 1984, p. 17).	A bad translation I call the translation which [...] carries out a systematic negation of <i>the strangeness</i> of the <i>foreign work</i> (Berman, 1992, p. 5).
Il [le traducteur] veut forcer des deux côtés : forcer sa langue à se lester d'étrangeté, forcer l'autre langue à se dé-porter dans sa langue maternelle (Berman, 1984, p. 18).	[The translator wants] to force two things: to force his own language to adorn itself with <i>strangeness</i> , and to force the other language to transport itself into his mother tongue (Berman, 1992, p. 5).

On observe donc dans la version anglaise une discontinuité au niveau des sonorités (« étranger » – « étrangeté » vs. « the foreign » – « strangeness »), due sans doute aux servitudes de la langue cible. Il est tout aussi difficile de trouver un équivalent en roumain. Parlant du nom légèrement différent « étrangeté » qui relève du métalangage traductologique, Georgiana Badea propose dans un premier temps l'équivalent « *strănitete », qui est un calque lexical, création du traducteur. Pourtant, à cause de « sa sonorité vétuste et apprêtée », ce choix lexical est abandonné et remplacé par un terme emprunté au domaine juridique, « un quasi-calque sémantique » : « extraneitate » (traduction littérale : « l'extranéité »). Selon Georgiana Badea, cet équivalent peut être utilisé « pour désigner le caractère étranger d'un texte qui ne peut pas être rendu en LC par acclimatation, naturalisation ou adaptation » (Lungu-Badea, 2013, pp. 72-73).

En revanche, nous proposons le terme « strănitete » en tant qu'équivalent quasi-littéral du terme français « étrangeté ». Cette solution présente au moins deux avantages : premièrement, c'est un terme attesté par le dictionnaire de la langue roumaine et non pas une création du traducteur, ce qui facilite sa compréhension ; ensuite, à l'instar du texte source, ce choix garde en quelque sorte la cohérence sonore (« Străinul » - « strănitete ») et reprend le sémantisme du terme d'origine (« étrangeté »).

Un autre terme préféré par Berman, dont la traduction est problématique, est « la visée » : « la visée même de la traduction » (p. 16), « la visée éthique du traduire » (p. 16), « la pure visée de la traduction » (pp. 17, 19), « la visée métaphysique de la traduction » (pp. 21, 23). Le traducteur anglais propose le nom « aim » en tant qu'équivalent :

<i>Texte source</i>	<i>Traduction en anglais</i>
Cette contradiction entre <i>la visée</i> réductrice de la culture et <i>la visée</i> éthique du traduire se retrouve à tous les niveaux (Berman, 1984, p. 16).	The contradiction between the reductionist <i>aim</i> of culture and the ethical <i>aim</i> of translating can be found on all levels [...] (Berman, 1992, p. 5).

En roumain, un équivalent possible serait « scopul » (traduction littérale), mais nous préférons plutôt « intenția » (« l'intention »), qui nous semble un choix plus approprié du point de vue sémantique.

Comme nous avons déjà fait remarquer, la réflexion de Berman puise aussi dans la psychanalyse. La traduction même a « quelque chose de la violence du métissage », tandis qu'une langue non traduite ressemble « à une jeune fille vierge » (Berman, 1984, p. 16). Cela explique l'emploi de certains termes empruntés à la psychanalyse, tels que « pulsion », terme freudien. « La pulsion de traduire » est définie par Berman comme « le désir de traduire qui constitue le traducteur comme traducteur », un désir qui a « quelque chose de 'sexuel', au sens large du terme » (Berman, 1984, p. 21). Le syntagme « pulsion de traduire » est rendu en anglais par « the drive of translating » : on observe donc que le traducteur a repris à son tour la terminologie freudienne. Cet impératif de faire appel au métalangage de la psychanalyse doit être respecté également par le traducteur roumain, qui rend cette expression par « pulsiunea de a traduce ».

Le même mécanisme est mis en œuvre pour traduire l'adjectif « refoulé », emprunté également à la psychanalyse :

<i>Texte source</i>	<i>Traduction en anglais</i>	<i>Traduction en roumain</i>
Il est temps de méditer ce statut <i>refoulé</i> de la traduction et de l'ensemble des « résistances » dont il témoigne (Berman, 1984, p. 16).	Time has come to meditate on this <i>repression</i> of translation and on the "resistances" that underlie it (Berman, 1992, p. 4).	A venit vremea să medităm asupra acestui statut <i>refulat</i> al traducerii și al tuturor „rezistențelor” pe care le presupune acest statut [notre traduction].

Un autre terme problématique du point de vue traductif à cause des incongruités qui existent entre les langues est « le traduire ». Le concept fait référence à la traduction en train de se faire, au processus et non au produit, qui est la traduction. Par ses choix terminologiques, le traducteur est censé opérer une différence entre la traduction et le traduire :

<i>Texte source</i>	<i>Traduction en anglais</i>	<i>Traduction en roumain</i>
Cette éthique négative devrait être complétée par une analytique de la <i>traduction</i> et du <i>traduire</i> (Berman, 1984, p. 18).	[...] this negative ethics must be complemented by an analytic of <i>translation</i> and of <i>translating</i> (Berman, 1992, p. 5).	Acestei etici negative ar trebui să i se adauge o analitică a <i>traducerii</i> și a <i>tradusului</i> [notre traduction].

Certains choix terminologiques du texte source obligent le traducteur à un exercice interprétatif. C'est le cas du nom « tenants » ci-dessous :

<i>Texte source</i>	<i>Traduction en anglais</i>	<i>Traduction en roumain</i>
[...] la sempiternelle opposition des <i>tenants</i> de la « lettre » et des <i>tenants</i> du « sens » [...] (Berman, 1984, p. 17).	[...] the perennial opposition between the <i>champions of the "letter"</i> and the <i>champions of the "spirit"</i> [...] (Berman, 1992, p. 5).	[...] eterna confruntare între <i>partizanii traducerii „literei”</i> și <i>partizanii traducerii „sensului”</i> [...] [notre traduction].

Nous considérons que l'équivalent « partizanii » (« les partisans ») exprime avec succès en roumain le sémantisme du terme d'origine.

Certains termes utilisés par Berman sont entrés dans le métalangage de la traductologie comme discipline. C'est le cas du concept d'« effacement du traducteur » :

<i>Texte source</i>	<i>Traduction en anglais</i>	<i>Traduction en roumain</i>
De là [...] <i>l'effacement du traducteur</i> qui cherche à « se faire tout petit », humble médiateur d'œuvres étrangères [...] (Berman, 1984, p. 16).	Hence [...] <i>the effacement of the translator</i> who seeks "to make himself very small", to be a humble mediator of foreign works [...] (Berman, 1992, p. 4).	De aici rezultă [...] <i>efasarea traducătorului</i> , care caută „să devină foarte mic”, să fie un umil mediator al operelor străine [...] [notre traduction].

La version anglaise préserve le terme d'origine par l'emploi d'un calque (« the effacement »). Dans la version en roumain nous avons proposé un néologisme rarement usité (« efasarea »), dont l'origine est le terme français « l'effacement », ce qui récupère le sémantisme de départ.

Au niveau microtextuel, le texte de Berman comporte des termes parfois empruntés à la philosophie, à la métaphysique ou à la psychanalyse, qui obligent le traducteur à faire appel à un exercice interprétatif ou à faire preuve de créativité terminologique. À d'autres occasions, le traducteur cherchera l'équivalent dans le domaine d'étude auquel le terme source appartient : c'est le cas du nom « pulsion ».

Au niveau discursif, l'écriture de Berman se fait remarquer par son érudition, mais aussi par des tournures inédites, des figures et des phrases amples à sonorités emphatiques. Le ton déclamatoire sera gardé dans la traduction pour reproduire fidèlement le style de l'auteur. Nous présentons ci-dessous deux échantillons caractéristiques de l'écriture bermanienne :

Texte source	Traduction en anglais	Traduction en roumain
[...] l'essence de la traduction est d'être <i>ouverture, dialogue, métissage, décentrement</i> . Elle est <i>mise en rapport</i> , ou elle n'est rien (Berman, 1984, p. 16).	[...] The essence of translation is to be an <i>opening, a dialogue, a cross-breeding, a decentering</i> . Translation is " <i>a putting in touch with</i> ", or it is nothing (Berman, 1992, p. 4).	[...] traducerea este, prin esența ei, <i>deschidere, dialog, metisaj, de-centrare</i> . Traducerea este <i>conectare cu Celălalt</i> sau nu este nimic [notre traduction].
Il [le traducteur] se veut <i>écrivain</i> , mais n'est que <i>re-écrivain</i> . Il est <i>auteur</i> – et jamais <i>l'Auteur</i> . Son œuvre de traducteur est une œuvre, mais n'est pas <i>L'Œuvre</i> (Berman, 1984, pp. 18-19).	He [the translator] presents himself as a <i>writer</i> , but is only a <i>re-writer</i> . He is an <i>author</i> , but never <i>The Author</i> . The translated work is a <i>work</i> , but it is not <i>The Work</i> (Berman, 1992, pp. 5-6).	Acesta [traducătorul] se pretinde a fi <i>scriitor</i> , dar nu este decât un <i>re-scriitor</i> . Este <i>autor</i> – dar niciodată <i>Autorul</i> . Opera sa de traducător este într-adevăr o <i>operă</i> , dar nu este <i>Opera</i> [notre traduction].

Dans le premier exemple, l'énumération des termes qui caractérisent l'essence de la traduction et le syntagme « mise en rapport » sont des défis traductifs. Dans la version anglaise on observe la présence de l'article indéfini qui précède les noms de l'énumération et l'emploi des guillemets dans le cas de l'expression « a putting in touch with ». Ces choix du traducteur sont, à notre avis, des écarts par rapport au texte source. Comme la structure du roumain est plus proche du français, il a été assez facile de trouver des équivalents pour les termes de l'énumération. En revanche, nous avons explicité le syntagme « mise en rapport » afin d'accroître la lisibilité : « conectare cu Celălalt » (« mise en rapport avec l'Autre »). Le deuxième fragment comporte des structures itératives (« écrivain », « auteur », « œuvre ») qui créent une rhétorique à part. Une traduction proche de la lettre du texte source reproduit avec succès le style et l'emphase du texte de Berman.

La traduction de l'œuvre bermanienne n'est pas dépourvue de défis qui relèvent du métalangage traductologique et du style de l'auteur. L'analyse que nous avons

menée montre que, en dépit de l'hermétisme apparent, le discours de Berman est traduisible. Comme le suggère la théorie bermanienne, le traducteur est censé rester au plus près de la lettre du texte de départ et reproduire dans la langue cible les particularités terminologiques et discursives, en ayant recours parfois à des calques ou à des néologismes, mais en opérant en même temps un exercice interprétatif.

Conclusion

Le discours traductologique, quelque bigarré et hermétique qu'il soit, devrait être disséminé davantage par l'intermédiaire de la traduction. Néanmoins, la traductologie n'est que rarement traduite et les études qui portent sur la traduisibilité du discours traductologique sont assez précaires. L'œuvre de Berman, par exemple, est restée intraduite en roumain à ce jour premièrement à cause du manque d'initiative éditoriale et de la demande assez restreinte, mais sans doute aussi à cause des défis d'ordre terminologique et discursif qu'elle comporte. Berman est pourtant l'un des auteurs qui ont marqué la traductologie. Sa voix a dépassé les confins de la culture traductologique française grâce aux idées qu'elle a avancées :

Parmi ces idées saillantes, on retiendra notamment celles qui ont trait à « l'épreuve de l'étranger », à l'étranger dans la langue et à l'étrangeté ; on retiendra aussi sa défense vigoureuse de la lettre avant le sens, son refus de l'« ethnocentrisme », la mise en avant de la nécessité de retraduire les œuvres, et sa définition d'un programme de réflexion organisé autour d'une histoire de la traduction, de l'éthique de la traduction et d'une analytique de la traduction. La visée est donc triple, historique, philosophique et psychanalytique (Boisseau, 2009, p. 19).

La traduction de l'œuvre de Berman serait sans doute profitable pour les non-francophones passionnés par la réflexion sur la traduction, ferait avancer les débats d'idées et contribuerait à l'enrichissement de la pensée sur la traduction.

Bibliographie

- BALLIU, C. (2005). La traductologie : une lutte d'influences. *Pour Dissiper le fou. Réflexion plurielle* (collection Sources-Cibles). Beyrouth : École de traducteurs et d'interprètes de Beyrouth, Université Saint-Joseph, pp. 25-28.
- BERMAN, A. (1984). *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*. Paris : Gallimard.
- BERMAN, A. (1985). La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain. *Les tours de Babel*. Mauvezin : Trans-Europ-Repress, pp. 35-150.
- BERMAN, A. (1989). La traduction et ses discours. *Méta*, XXXIV, 4, pp. 672-679. <https://doi.org/10.7202/002062ar>
- BERMAN, A. (1992). *The Experience of the Foreign. Culture and Translation in Romantic Germany*. HEYVAERT, S. (trad.). New York: State University of New York Press.
- BERMAN, A. (1999). *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Éditions du Seuil.
- BOISSEAU, M. (2009). Les discours de la traductologie en France (1970-2010) : analyse et critique. *Revue française de linguistique appliquée*, XIV-1, pp. 11-24.

- BOISSEAU, M. (2016). De la traductologie aux sciences de la traduction ? *Revue française de linguistique appliquée*, XXI-1, pp. 9-21.
- CONSTANTINESCU, M. (2005). L'exemple de Berman : expérience, réflexion et critique de la (des) traduction(s). *Atelier de traduction*, 4, Suceava : Maison d'édition de l'Université de Suceava.
- FOURNIER-GUILLETTE, M.-P. (2011). La traductologie : entre littérature et linguistique. *Postures*, Dossier « Interdisciplinarités/Penser la bibliothèque », 13, pp. 81-94.
- GODARD, B. (2001). L'Éthique du traduire : Antoine Berman et le « virage éthique » en traduction. *TTR*, 14 (2), pp. 49-82. <https://doi.org/10.7202/000569ar>
- GUILLEMIN-FLESCHER, J. (1986). Le linguiste devant la traduction. *Fabula*, 7, pp. 59-68.
- HARRIS, B. (1973). La traductologie, la traduction naturelle, la traduction automatique et la sémantique. *Cahier de linguistique*, 2, Montréal : Presses de l'Université du Québec, pp. 133-146.
- LADMIRAL, J.-R. (2010). Sur le discours méta-traductif de la traductologie. *Meta*, 55 (1), pp. 4-14. <https://doi.org/10.7202/039597ar>
- LE BLANC, CH. (2009). *Le Complexe d'Hermès : regards philosophiques sur la traduction*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- LUNGU-BADEA, G. (2013). Traduire la traductologie. Sur la légitimité de la méthode en traduction à l'époque du cyberspace. *De la méthode en traductologie*, Timișoara : Eurostampa, pp. 65-84.
- MOUNIN, G. (1993). *Dictionnaire de linguistique*. Paris : PUF, Collection Quadrige.
- SADER-FEGHALI, L. (2018). La terminologie de l'enseignement de la traductologie en questions. *Équivalences. Des unités de traduction à l'unité de la traduction*, 45 (1-2), pp. 217-233.
- VON HUMBOLDT, W. (2000). *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage* (collection « Inédit. Essais »). Paris : Le Seuil.